

Appendix

Henrik Stangerup hører til de meget få danske forfattere, der er oversat til og er blevet anmeldt på hovedsprogene (hvad tysk angår dog kun i DDR). Vi har ønsket at give et indtryk af, hvordan romanerne *Manden der ville være skyldig* og *Vejen til Lagoa Santa* samt ind imellem filmen *Jorden er flad* er blevet modtaget af førende kritikere fra Le Monde og Libération til The Times og The Hudson Review.

Tilåret 1975-85 fik ofte Henrik Stangerup til at tage sin seng og gå udenlands. Her ser udlandet på Henrik Stangerup, mens han i samme tidsrum sender bølger af reporter hjem om sit syn på verden udenfor Verona og Valby Bakke. – En særlig tak til Anthony Burgess for retten til at genoptrykke hans kronik, der ikke før har været offentliggjort i Danmark.

Hvor anmeldelserne bringes in extenso er overskrifterne bevarede.

MANDEN DER VILLE VÆRE SKYLDIG

Henrik Stangerup contre l'homme mécanique

Question de carure (rablée) ou de vêtements (impermeable moine), Henrik Stangerup, avec son air de taureau triste, semble sortir d'un livre de John Le Carré. Lui aussi vient du froid.

Il n'a pas quarante ans. Il souffre d'être Danois. Il explique volontiers que de tous les Nordiques, les Danois sont les plus imprévisibles, les plus fous, les plus désespérés. Et le Nord, si vous saviez, quelle noirceur! Le puritanisme, la froideur des êtres, de l'être.... Quelque chose de glacé, qui sent les remparts d'Eliseneur et vous colle aux os: «Prenez tous nos grands Scandinaves, ce n'est pas par hasard si tous ont été attirés par l'Italie. Ils voulaient échapper à

leur condition d'hommes du Nord. Et ils échouaient... C'est ça le drame, ils échouaient. Tenez, comme Nietzsche, qui s'est voulu Latin, mais n'a jamais pu, ne pouvait pas l'être. Au fond, la grande force de Bergman, c'est qu'il aime ses névroses.»

Et il ajoute, avec une espèce de fougue: «Si vous saviez comme j'aime l'illimité!» Comme s'il avait dit l'essentiel. Peut-être qu'il l'a dit.

Stangerup est devenu célèbre – et prophète – en son pays avec ce livre qui n'est pas son premier et qui paraît aujourd'hui en français. On comprend pourquoi. «L'homme qui veut être coupable» va loin. Ce chef-d'œuvre de «socio-

logie-fiction» semble d'un Orwell qui aurait vécu 1968 et ses retombées, si soudain, aurait décidé de régler leur compte à «ces milliers de marcusiens, lacano-althusseriens et autres adormiens... qui ont supprimé toute forme d'enseignement capable de développer la personnalité, aboli les arts et les sciences réfractaires à l'esprit social... et transformé la société en un gigantesque séminaire de groupe...»

1985, environ. Une société complètement «socialisée». Le Grand Organisme communautaire: tout est planifié pour votre sécurité. Pour votre bien, ou plutôt, pour le bien collectif, puisque vous n'existez que par et par la collectivité. Une fois pour toutes, on vous a nivelé, programmé. Des centaines de sociologues et de psychiatres ont pensé pour vous votre activité professionnelle, votre information, vos loisirs et, bien sûr, et surtout, votre bonheur. Ils ont réécrit Andersen... pour les enfants, c'est tout dire!

Donc, finies les angoisses, les insomnies, les petites et les grandes anomalies de l'existence, toutes ces déviations d'un ego mal intégré. Pas question de déraiser. Et si, par malheur, ça vous arrivait, on serait auprès de vous, immédiatement, pour vous «aider». La métropole est quadrillée. Dans les superblobs, tous veillent et surveillent. Le «fliquage» mental est général.

Si vous déviez tout de même, ni tortures ni bruits de bottes comme dans 1984. On vous livre, avec des sourires, aux rééducateurs. Dans l'hypocrisie sirupeuse, tout s'arrange, doit s'arranger. Il est bien évident que vous n'avez rien fait de mal, jamais. Ce sont les circonstances... On expurge de votre environnement tout ce qui est susceptible de vous traumatiser. On vous expurge de vous-même. En un mot comme en cent, on vous châtie.

Un écrivain (l'Étranger, au sens où l'entendait Camus) étouffe dans cet univers sans rêve ni folie. Un jour de rage – et d'accol – il tue sa

femme. Et il entend clamer sa culpabilité. Que lui arrive-t-il? C'est le livre, mieux vaut ne pas le déflorer. Sachez seulement que c'est hallucinant.

Stangerup dénonce ce qui nous attend si nous n'y prenons garde: les horreurs d'une société sans catharsis. Et, plus encore, la ruine de l'individu. Contre modes et matières, il défend «l'homme sous tous les angles possibles. L'homme angoissé, l'homme agressif qui porte la marque de la mort, mais aussi l'homme aimant, l'homme au cœur aventureux et tendre». Qui, contre l'homme mécanique, l'aventure, la fantaisie, le défi quotidien, le droit à la différence. A la chair, à la vie. A la création, aussi.

Quand on connaît Stangerup, on imagine sans peine combien il a dû se sentir gêné aux entournures dans le carcan scandinave. Son livre est annonciateur, dénonciateur, virulent. Le Danemark ne s'y est pas reconforté. Et Stangerup a trop d'envergure pour en rester là. Trop de tempérament créateur pour que son succès, qui s'étendra aux autres pays européens, l'empêche d'avancer.

Il part incessamment pour le Brésil tourner un film inattendu: l'adaptation baroque et un peu folle, à Bahia, d'Erasmus, une pièce très populaire de Holberg, le Molière danois. Puis il réalisera (après Fellini, Bergman ou... Dreyer) un film qu'il a imaginé depuis longtemps, un film de vampires, un vrai, car il l'affirme: «Le vampirisme est nordique.» Et ensuite, à nouveau l'écriture. «Un écrivain ne peut esquiver la lutte, qu'il le veuille ou non, il doit se battre sans cesse avec ses démons. Sans cesse... Et ce n'est pas toujours si facile.»

Après quoi, on n'aura plus qu'à souhaiter à cet homme du Nord, malheureux de l'être, un séjour loin, très loin du royaume de Danemark. En Italie, par exemple.

Françoise Wagnier.

Le Monde, 24.10.1975

Rotting in Denmark

by Anthony Burgess

This novella, which may only loosely be classified as SF or hypofiction or futric, may be a picture of life in a Scandinavia that does not yet exist, but to anyone who knows Scandinavian Pelagianism it must seem like a harsh black and white photograph of the Nordic present.

I use the term Pelagianism, which I oppose to Augustinianism, because it seems to me that the milder forms of socialism devised for the benefit of the citizen and not for the aggrandizement of the ruling party, are based on a conception of man that denies original sin and relates wrong to social maladjustment. Augustine said that man was evil. Pelagius that man was neutral. This meant that man did not need God's grace and could attain heaven through his own efforts alone. This, if we regard heaven as a secular notion signifying a sempiternal state of social happiness, is the philosophy of the Danish state as presented in Stangerup's nightmare. The nightmare is the more terrifying because it is very close to a known waking situation — one in which society has decreed that man must not suffer either physically or spiritually, that the state has the duty of securing minimal health and prosperity for all, and that concepts like guilt and anxiety have no meaning. Since Kierkegaard, the greatest of Danish thinkers, has no place in this innocent polity.

The hero, Torben, is a writer. He has a wife and a son, and he lives in a small apartment decorated with a bonsai tree. A Copenhagen that has lost, through the operation of antinatural salt, all its real trees, lies dully all about him, and the Baltic is dying. You may say that nature has been regular Aggression Control sessions under the supervision of functionaries known as the Helpers. The future of a civilized Danish race is assured through the vetting of parental qualification (there is a certificate issued known as a Mum and Dad Card) and tamed, and this includes human nature. The fact of human ag-

gression is admitted, but this is taken care of by the control of the media, which must exhibit nothing of an antisocial nature. Even Hans Christian Andersen is purged of his grosser elements, and television is as arid as the earth, lifeless as the waters.

Torben, with all these advantages, nevertheless gets into a drunken rage one evening and brutally kills his wife. There is no question of trial or punishment. The psychiatrists take over, the Helpers help, and Torben is permitted to return to a solitary life in which the truth of the murder is well hidden and his wife is presented as having gone to South America. But he is not permitted to have custody of his son, Jasper. He is unstable, unsuitable for parenthood, unworthy of a Mum and Dad Card. Unable to write, or rather to publish, since his known work does not conform to the society-enhancing values that earn for publishers subventions from the state (this is terribly close to the Nordic truth). Torben whose task is progressive language reform (PROGLANG), which means the simplification of the language on the lines of Orwell's Newspeak.

Here we are very much on the ground of verifiable actuality. Language reform means euphemization, and it is happening all around us. America has already given us "anticipatory retaliation" and, more recently, "revenue enhancement" (for tax increase). I, who celebrate my sixty-fifth birthday, as I write, have become a senior citizen entering on to the golden years: I must not think of myself as old. Torben has to charge "tax withholding rate" into something more positive, like "fund share," but his heart is not in the job. He wants his son. He wants the world to recognize his guilt.

His situation is pretty well that of the Savage in Huxley's *Evangelical New World*, who demands the right to equal, unhappiness, sin, but, denied these, commits suicide. Torben does

nothing so extreme: He merely gets down to unpublishable confessional writing as a purgative, but he cannot win. No one will accept that he is a guilty man aching for punishment, the world's loathing not its institutionalized sympathy. Pelagius has defeated Augustine. There is room neither for *mea culpa* nor exculpation. Crime is merely social maladjustment.

I spent a good deal of last summer in Oslo and Stockholm, calling in less amiable Copenhagen on the way. There I met the official happiness of democratic socialism, in which nobody has any money but is in no danger of starving, in which drunken driving leads at once to guiltless rehabilitation, in which "guilt" is a word for ancient playwrights like Ibsen and Strindberg. The beneficent engineering of the Scandinavian state is well under way, the engine oiled, its tenders efficient and ami-

This strange and marvelous novel is set in the near future, just past 1984, in Copenhagen. This is Big Brotherland, where thoughts, attitudes, work are patrolled "for the good of the people"; where children can be taken away from parents deemed too "unstable" or antisocial to "properly" raise a child. The novel focuses on a man, a writer, who, in a drunken and bitterly frustrated rage, beats his wife to death. The problem is that the state and its psychologists insist the death was an accident. This is

able. Unlike the visions of future horrors we love to read because the true future, we know, cannot possibly contain them, the near-actuality of Stangerup's book chills more than anything I have read for years. We do not have to fear a Big Brother named out of a brutally realistic irony but a genuinely loving, one in rolltop sweater and jeans, his image is multiplied as by a Xerox machine. The Helpers and euphemizers are already with us, blessed by the smile of a sweet guy with dyed hair whose career in B movies has taught him to relish euphemisms.

Inquiry, A libertarian review, USA, juni 1982;
Die Welt, 19.10.1982;
Svenska Dagbladet, 19.11.1982.
samt en række andre internationale aviser.

to be a guilt-free society, a blameless society. Guilt, it is explained, is a "relic of a past which exalted individualism," and cannot be permitted. In denying the man his guilt — and his individualism — they finally drive him mad. The novel, which was a bestseller in the author's native Denmark, is cool, terrifying and very moving. Stangerup is a worthy and original successor to Orwell.

Publishers Weekly, USA, 4.12.1981

JORDEN ER FLAD (Cinéma le Seine, Paris, novembre 1979)

Curieuse histoire que celle de *La terre est plate*. Tourné au Brésil par un réalisateur danois, c'est l'adaptation d'une pièce de Ludvig Holberg (1684-1754), le «Molière de la Baltique» qui aurait lu Voltaire: *Erasmus Montanus*.

Parti étudier à l'Université, Erasmus Montanus qu'il se fait appeler, revient dans son petit village de Porto Seguro, Bahia, qui vit le pre-

mier débarquement portugais au Brésil. Imbu de science et de latin, il va perdre sa fiancée, se faire à moitié tuer et devra finalement se rétracter, reconnaître que la Terre n'est pas ronde, pour éviter les représailles de villageois peu enclins à s'encombrer d'un précieux ridicule moitié socier.

En 1724, la pièce de Ludvig Holberg dénonçait déjà le terrorisme intellectuel, le règne des